

LES
SOUPIRS DE BOLIVAR

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NUS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, LE 23 FÉVRIER 1854.

FOLIES-DRAMATIQUES.



PARIS

JULES DAGNEAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 25

au premier

—
1854

Distribution de la pièce.

MARIUS GLATIGNY	MM. JULES BAZIN.
FRISSON.	HEUZEY.
BOLIVAR.	ERNEST VAVASSEUR.
FLAVIE.	Mlles MARGUERITE MARTHOUD.
MARINE.	ROUSSEL.

La scène se passe chez M. Frisson.

Toutes les indications sont prises de la gauche du public.

Avis. — Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut représenter, réimprimer ni traduire LES SOUPIRS DE BOLIVAR à l'étranger, sans l'autorisation des Auteurs et de l'Éditeur de la pièce.

LES SOUPIRS DE BOLIVAR.

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un jardin, à droite, au premier plan, une petite maison, une fenêtre au premier avec balcon, un banc à la porte de la maison ; à gauche un bosquet dans lequel il y a une table de jardin, et de distance en distance des chaises. — Au lever du rideau il fait nuit complète.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLIVAR, *couvert d'un manteau et d'un chapeau gris, se promenant sous la fenêtre.*

Brrrrr... Je suis gelé... En v'là une corvée ! Qué polissonne d'idée qu'elle a eue là, mame Héléna... Bolivar, qu'elle m'a dit, en l'absence de mon frère Marius, t'auras pus qu'à te chauffer les jambes au soleil... Faut t'occuper un brin, mon garçon... Tu mettras tous les soirs le chapeau et le manteau de ton maître, et tu iras te promener sous la fenêtre de mamzelle Flavie... C'est pour le bien de ton maître .. Quand tu verras d'la lumière chez elle, tu commenceras à arpenter en poussant de forts soupirs, et tu resteras là tant que tu verras de la chandelle !... et j'en vois toute la nuit de la chandelle... En consomme-t-elle ! Ça me fait des factions de sept à huit heures... Je regrette de ne pas être tombé à la conscription !... Et si tu souffles un mot, à son retour, ton maître te flanquera à la porte... J'en connais une de porte à laquelle je suis... c'est celle du tombeau... Brrrrr... enfin... v'là le petit jour... Elle ouvre sa fenêtre... v'là ma besogne finie...

(Il disparaît. Le jour commence à venir.)

SCÈNE II.

FLAVIE à la fenêtre, puis FRISSON dans le jardin.

FLAVIE ouvre la fenêtre. Elle a l'air de suivre du regard quelqu'un qui s'éloigne.

Ah ! mon Dieu !... c'est bien lui... encore... Comment ! ce pauvre M. Marius, il ne fait que s'en aller... à la fin de sep-

tembre... et je crois même qu'il a plu un peu... Oh! c'est bien, c'est très-bien! mais toutes les nuits, venir soupirer sous ma fenêtre, c'est trop!... Il est temps de mettre un terme à tant de folie... à tant d'amour!

FRISSON, *arrivant par la droite, équipé et armé pour la chasse.*

C'est étonnant!... Quel peut être l'animal fâcheux qui piétine ainsi sur mes plates-bandes... Tous les matins, c'est la même histoire...

FLAVIE.

Ah! papa... Bonjour, mon petit papa.

FRISSON.

Bonjour, bichette; je vais à la chasse.

AIR : Un homme pour faire.

Que le gibier se tienne bien,
Perdrix au vol, lièvres au gîte,
Mon plomb mortel n'épargne rien,
Et les frappe de mort subite;
Ainsi courir à travers champs,
Pour tuer le temps, c'est efficace.

FLAVIE, à part.

Il a raison de tuer le temps,
C'est tout ce qu'il tue à la chasse.

(*Haut.*) Êtes-vous bien pressé, papa?

FRISSON.

Attends que je réfléchisse... non... pas pour le moment...

FLAVIE.

C'est que je voudrais bien vous dire quelque chose...

FRISSON.

Eh bien !... descends... je n'aime pas à causer du haut en bas... mes idées se heurtent...

FLAVIE.

Je descends quatre à quatre...

(*Elle ferme sa fenêtre et disparaît.*)

FRISSON, *regardant de nouveau ses plates-bandes.*

Quelle diable de bête ça peut-il être?... J'ai remarqué un trou accentué dans la haie qui donne sur le petit chemin... J'y mettrai, ce soir, un traquenard... volumineux, de sorte que si cette chose revient, et si elle passe par cette fissure... je la pince au demi-cercle...

FLAVIE, arrivant.*

Me voici, papa.

* Frisson, Flavie.

FRISSON.

Écoute un peu l'auteur de tes jours, mon enfant adoré...
Le soir, quand tu ouvres la fenêtre, au clair de la lune, tu
ne vois pas courir des bêtes dans le jardin ?

FLAVIE.

Comment des bêtes !... (*A part.*) Ah ! mon Dieu !... aurait-il
découvert ?... (*Haut.*) Ah çà ! quel animal, papa ?

FRISSON.

Si je le savais, naïve enfant, je ne chercherais pas à m'en
informer... Décidément, je placerai mon traquenard... en ca-
timini...

FLAVIE.

Un traquenard !... (*A part.*) Pauvre garçon ! j'ai joliment
bien fait de prendre ma résolution ce matin. (*Haut.*) Papa...
il m'est venu une idée... Ne remarquez-vous pas comme moi
qu'il y a longtemps que nous n'avons vu M. Marius Glatigny ?

FRISSON.

Je l'ai remarqué, on effet, mais avec une surprise extrê-
mement médiocre... vu qu'il y a un mois, je lui ai enjoint,
d'après ton ordre formel, de se déshabituer à l'avenir de tirer
le cordon de ma sonnette.

FLAVIE.

C'est vrai !

FRISSON.

Ce pauvre garçon qui se croyait sur le point de t'épouser...
qui avait déjà fait faire son habit... ainsi que moi... tu vous
induis les gens en Elbœuf !...

FLAVIE.

Dites donc, papa... Si vous l'invitez à dîner pour aujour-
d'hui...

FRISSON.

Il ne voudra jamais revenir. D'ailleurs, mon lapin, il le
voudrait qu'il ne le pourrait que difficilement... puisqu'il est
dans la patrie de Shakespeare... en Allemagne... pour opérer
les recouvrements de la maison Glatigny père et fils.

FLAVIE.

Écrivez-lui toujours.

FRISSON.

Ah çà ! il est donc revenu ?...

FLAVIE.

Apparemment.

FRISSON.

Qui te l'a dit ?

FLAVIE.

Personne.

FRISSON.

Comment le sais-tu?

FLAVIE, *riant*.

Ça ne vous regarde pas.

FRISSON.

C'est... c'est juste ! Ah çà ! est-ce que tu le raimerais ?

FLAVIE.

Peut-être !

FRISSON.

Mademoiselle Frisson, voulez-vous que je vous dise ?...

FLAVIE.

Dites, papa !

FRISSON.

Avec la brusque franchise d'un ancien pharmacien... Les romans nouveaux te détraqueront le cervelet, comme disait ton amie Héléna, que je vais aussi inviter à dîner.

FLAVIE.

Non.

FRISSON.

Pourquoi ?

FLAVIE.

Que vous importe !

FRISSON.

Ta raison est excellente ! Je vais envoyer quelques mots à mons Marius., et puis je partirai pour la chasse.

FLAVIE.

Et rapportez-nous beaucoup de gibier.

ENSEMBLE.

AIR : *de limnander*.

FRISSON.

Hardi tireur,
Des lapins, des bécasses,
Cherchons les traces,
En bon chasseur.

FLAVIE.

Hardi chasseur,
Des lapins, des bécasses,
Cherchez les traces,
Sur eux malheur.

(*Frisson sort à gauche.*)

SCÈNE III.

FLAVIE, *seule.*

Quelle idée avait-il donc de vouloir inviter Héléna... Certainement, c'est ma meilleure amie... mais est-ce qu'elle comprend quelque chose aux délicatesses du cœur... Maintenant, je fais ce que je veux... et autrefois, j'ai fait ce que j'ai voulu... et j'ai eu raison... Un prétendu qui, le jour du dîner de fiançailles... avale comme un ogre... reprend deux fois du pâté de foie gras, et qui n'ouvre la bouche que pour me dire : Mademoiselle, voulez-vous de la moutarde... ouf : c'est singulier que vous n'aimiez pas l'échalotte !... J'ai très-bien fait de le congédier... sans rémission !... Et cette Héléna qui riait... C'est une boutade... ça lui passera... et qui a eu l'audace de parier qu'avant un mois... je serais folle de monsieur son frère... Mon Dieu, il faut bien l'avouer, ces soupers, ces promenades nocturnes, tant de preuves d'amour... Elle a presque gagné son pari... mais je ne veux pas subir ses plaisanteries. Je ne veux pas qu'elle assiste à ma réconciliation avec Marius... Elle serait capable de me le faire reprendre en grippe.

SCÈNE IV.

FLAVIE, MARINE.

MARINE, *entrant par le fond, à la cantonade.*

Voulez-vous ben m'laisser tranquille, vieux sapajou.

FLAVIE.

A qui en as-tu donc, Marine ?

MARINE.

C'est le jardinier qui m'asticote. *épi all, murt*

FLAVIE.

Il faut te plaindre tout de suite à Bolivar.

MARINE.

Est-ce qu'on se plaint de ces choses-là à un futur ou à un mari... Ça ne les regarde pas...

FLAVIE.

Ah ! tu crois !

MARINE.

Et le jour où il m'asticotera trop... j'ons de bonnes griffes.

AIR de Louis Abadie.

Et v'lan, en plein, sur la figure,
Je lui plante une égratignure
En réponse à son sentiment.

FLAVIE.

Eh mais, c'est fort encourageant!

MARINE.

Ah dam! quand un mari s' propose,
On doit griffer, c'est bien connu,
Tous les galants, dont on dispose,
A seul' fin d' montrer sa vertu,
Un' fois qu'on est madame chose,
Le mari s'arrang' comme il peut,
On coup' ses ongl's tant qu'on veut.

FLAVIE.

Et quand te maries-tu décidément?

MARINE.

Bolivar dit que ce sera pour quand que son maitre sera re-
venu d'Allemagne.

FLAVIE, *souriant*.

M. Marius... Il n'est pas encore de retour?

MARINE.

Non, Mamzelle... mais Bolivar l'attend d'un jour à l'autre...

FLAVIE, *à part*.

Ah! Marius lui a recommandé le secret, et il l'a gardé
même avec sa prétendue... Mais il est fort discret, ce Bolivar!

MARINE.

C'est égal, Mamzelle. J'sommes pas encore mariée, allez...
et peut-être bien que... c'est fameusement louche... tout de
même...

FLAVIE, *surprise*.

Louche...

MARINE.

Bolivar...

FLAVIE.

C'est singulier... Je ne me suis jamais aperçue...

MARINE.

Pas ses yeux... sa conduite...

FLAVIE.

Vraiment!

MARINE.

Dame ! Mamzelle, un amoureux qui dort debout toute la sainte journée.

FLAVIE.

C'est qu'il a probablement sommeil !

MARINE.

Et qui pousse des cris terribles quand qu'on joue avec lui... qu'on lui donne des bourrades...

FLAVIE.

Il a peut-être des rhumatismes.

MARINE, *ne comprenant pas.*

Des rhum...

FLAVIE.

Des douleurs !

MARINE.

Ah !... il ne lui manquait pus que ça... Et puis, Mamzelle... c'est un homme dérangé...

FLAVIE.

Comment ?

MARINE.

On m'a assuré qu'il découchait toutes les nuits.

FLAVIE.

Est-ce que M. Marius, son maître, s'accommoderait d'une semblable conduite ?

AIR de l'Apothicaire.

Va, que ton cœur reste en repos,
C'est à tort qu'il se désespère,
Il faut dédaigner les propos
Des mauvaises langues, ma chère.

MARINE.

Avec les mauvais's langu's, oui-dà.
Dam, Mamzelle, faut bien qu'on cause,
Puisque ce n'est que celles-là
Qui vous apprennent quelque chose,
Ce n'est jamais que celles-là
Qui vous apprennent quelque chose.

SCÈNE V.

BOLIVAR, MARINE, FLAVIE.

BOLIVAR, *à part.*

Je dois avoir les yeux comme un lapin blanc ! Depuis cinq minutes, j'ai bâillé trente-sept fois...

(*Il commence à bâiller.*)

MARINE.

Eh ben ! dites donc... gros malhonnête... Êtes-vous mal embouché...

BOLIVAR. *

Ah ! mamzelle Flavie !... Pardon, excuse, Mamzelle...

MARINE, à Flavie.

Est-il engourdi... hein ?

FLAVIE.

Vous n'avez donc pas dormi cette nuit, mon pauvre Bolivar ?

BOLIVAR.

Moi... par exemple, Mamzelle... J'ai ronflé comme uné... toupie de Francfort ! (*A part.*) Induisons-la... mon Dieu !...

(*Il dissimule un bâillement.*)

MARINE.

Ah ça ! qu'est-ce que vous venez chercher ici, vous ?

BOLIVAR, à part.

Appelons la ruse à mon aide !... (*Haut.*) Je viens... chercher le serin au père... chose... qui a vu sa cage ouverte... et qui s'a dit... tiens... je vais prendre l'air, moi...

MARINE.

Il n'y a pas ici d'autre serin que vous.

BOLIVAR, ému.

Ah ! Marine !... Le mot est cruel !...

FLAVIE, à Marine.

Tu ne vois donc pas, enfant que tu es, qu'il est venu pour te voir... Je comprends cela, je te laisse avec lui. (*A Bolivar.*) Adieu, Bolivar... Tâchez de vous éveiller.

BOLIVAR.

Je vas me pincer, Mamzelle.

(*Flavie rentre en riant dans la maison.*)

SCÈNE VI.

MARINE, BOLIVAR.

Voyons... c'est-y pour de vrai... pour moi... que vous êtes venu ici...

BOLIVAR.

Voilà une... de question qui frise l'indiscrétion... N'importe,

* Marine, Bolivar, Flavie.

Marine... Eh bien !... oui... là... rien que pour toi... T'es mon but... (*A part.*) Abusons de son ignorance des choses de la vie...

MARINE.

Alors... le serin du père chose ?...

BOLIVAR.

Il est dans sa cage.

MARINE.

Eh ben ! alors... quoique vous avez à me jaser ?

BOLIVAR.

Moi ?...

MARINE.

Oui... vous...

BOLIVAR.

Rien du tout. (*Regardant de tous côtés.*) Qu'est-ce qu'elle peut être devenue ?

MARINE.

Comment... rien du tout ?...

BOLIVAR.

Non, et toi ?

MARINE.

Et vous venez ici pour me voir ?

BOLIVAR.

Eh ben !... Est-ce que je ne t'en vois pas ?... Je te vois en plein... (*A part.*) Pourvu qu'on n'ait pas marché dessus.

(*Il cherche à droite et à gauche.*)

MARINE. *

Ah ça ! quelque chose vous cherchez donc comme ça, de droite et de gauche.

BOLIVAR.

Artémise...

MARINE.

Une femme ?

BOLIVAR.

Eh ! non... c'est ma pipe.

MARINE.

Votre pipe...

BOLIVAR.

Que j'ai perdue ce matin...

* Marine, Bolivar.

MARINE.

Vous êtes donc venu ici, ce matin ?

BOLIVAR, *vivement.*

Au contraire !

MARINE.

Mais puisque vous n'êtes pas venu ici... vous n'y avez pas perdu votre pipe.

BOLIVAR, *embarrassé.*

On ne sait pas... c'est si casuel !

MARINE.

Oh !... Oh !... Tenez, M. Bolivar...

BOLIVAR.

Marine... ne m'appelle plus Bolivar...

MARINE.

Puisque c'est votre nom...

BOLIVAR.

C'est précisément pour ça... Si ce n'était pas le mien, je ne demanderais pas à le changer.

MARINE.

Changer votre nom !...

BOLIVAR.

Voilà le rêve de ma vie... je voudrais m'appeler Bertrand... ou Alphonse...

MARINE.

Mais pourquoi ?

BOLIVAR.

Pour ne plus m'appeler Bolivar... c'est un nom de chape-
lier !... Je ferai une demande au gouvernement ! Je paierai
ce qu'il faudra !... Prends les devants, Marine... appelle-moi
le Bertrand de tes songes !

MARINE.

Plus souvent !... à présent vous ne serez pas plus mon Ber-
trand que mon Bolivar !... Je ne veux pas d'un mari qui a tou-
jours sommeil.

BOLIVAR, *portant la main à une épaule.*

Oh !... là... là...

MARINE.

Qu'est-ce qui vous prend ?...

BOLIVAR.

Ma petite douleur.

MARINE.

Ça vous tient donc toujours ?

BOLIVAR.

La nuit comme le jour... On dirait que j'ai un régiment de fourmis...

MARINE.

Mais vous êtes donc paralysé!...

BOLIVAR.

Pas encore!... le vétérinaire m'a dit qu'il y a des onguents pour cette infirmité!... Je t'en achèterai, Marine, tu m'en mettras...

MARINE. *

Par exemple...

BOLIVAR.

Quand tu seras madame Alphonse... pas avant... et les mœurs!

MARINE.

Pas plus avant qu'après.

AIR ; *C'est moi qui suis le coq. (Les Orientales.)*

J' veux un mari qui soit des plus ingambes,
 Qui ne pouss' pas à chaque instant des cris,
 Qui n'ait jamais des douleurs dans les jambes,
 Et qui soit éveillé comme un' souris.
 En nous voyant le dimanche à la danse,
 Bras d'sus, bras d'sous, l'air pimpant, égrillard,
 J' veux qu' chaqu' femm' dis' en a-t-elle eu d'la chance,
 D'avoir un aussi bel homm' pour sa part.

Ah! qu'il est bien monsieur Bolivar!

Ah! quel regard!

Ah! quel gaillard!

REPRISE ENSEMBLE.

BOLIVAR, *se carrant.*

Eh bien!... voilà...

MARINE.

Vous... voulez-vous ben vous taire, gros engourdi... Faites-vous soigner. (*Elle le pousse.*)

BOLIVAR. **

Ah! Marine...

MARINE.

Allez donc vous coucher... ou prenez du café noir. (*Elle sort en lui riant au nez.*)

* Marine, Bolivar.

** Bolivar, Marine.

SCÈNE VII.

BOLIVAR, puis MARIUS.

BOLIVAR.

Ah ! je donnerais tout ce que je n'ai pas... même l'espoir de m'appeler un jour Bertrand... pour dormir une bonne fois dans mon lit... depuis le coucher du soleil jusqu'à l'heure du gigot !... Je rêve le tour du cadran !

MARIUS, arrivant par le fond, à gauche. *

Ma foi, j'ai trouvé la grille ouverte... et j'entre comme autrefois, sans sonner. Que vois-je, Bolivar !

BOLIVAR.

Mon bourgeois !... vous v'là de retour ?

MARIUS.

Toi, ici !...

BOLIVAR.

Ne craignez rien... on ne me soupçonne pas.

MARIUS.

Comment !

BOLIVAR.

Personne ne m'a reconnu.

MARIUS.

Reconnu...

BOLIVAR.

Vous êtes obéi, Monsieur... et au doigt z'et à l'œil... mais j'ai attrapé des fraîcheurs.

MARIUS.

Que diable me chantes-tu là ?... Ah çà ! mon garçon... est-ce qu'il t'est arrivé quelque chose ?

BOLIVAR.

A l'épaule droite... oui, Monsieur... C'est le résultat de l'humidité !...

MARIUS.

De l'humidité !

BOLIVAR.

Si c'était un effet de la vôtre, Monsieur, de me permettre d'aller taper de l'œil...

* Marius, Bolivar.

MARIUS.

Est-il assez laid ! Mais certainement... tu me parais en avoir besoin.

BOLIVAR.

Dans mon propre lit, Monsieur ?...

MARIUS, *riant*.*

Où tu voudras.

BOLIVAR, *reconnaissant*.

Ah ! bon maître... J'vas rêver de vous ! (*Il sort, en bâillant, à gauche.*)

SCÈNE VIII.

MARIUS *seul*, puis FRISSON.

MARIUS.

Est-il fou ou ivre?... Mais, moi-même, suis-je bien sûr de ne pas céder à une hallucination en revenant dans cette maison?... Et, pourtant, non !... (*Tirant une lettre de sa poche.*) Cette lettre que j'ai trouvée chez moi en arrivant, c'est bien l'écriture du bonhomme Frisson. (*Lisant.*) « Mon cher » Marius, ce pli est pour vous inviter à manger aujourd'hui » la soupe avec nous, si, comme le croit ma fille, vous n'êtes » pas en Allemagne. Dans le cas contraire, prenez que je n'ai » rien dit. — Votre voisin pour la vie : Frisson. » — C'est inexplicable... après m'avoir éconduit sans m'en donner la raison, il y a un mois, au moment où j'allais devenir son gendre... m'envoyer une pareille invitation !... Et que signifie cette phrase : « Si, comme le croit ma fille, vous n'êtes pas » en Allemagne... » — Comment Flavie aurait-elle deviné que j'arriverais aujourd'hui... puisque, moi-même, je ne croyais être de retour qu'après-demain, ainsi que je l'ai écrit à ma sœur.

AIR de M. Jules Bazin.

Après un congé très-formel,
D'où vient donc que l'on me rappelle !
Mais, c'est presque surnaturel,
Qu'importe, me voici près d'elle ;
Le mal surprend plus que le bien,
Quoique l'on soit sur le qui-vive,
Ne comptons donc jamais sur rien ;
Prenons toujours le bonheur quand il vient,
Sans chercher comment il arrive.

* Bolivar, Marius.

FRISSON, *accourant.* *

Flavie !... Marine !... J'ai tué deux canards sauvages !

MARIUS.

Peste, M. Frisson, quelle chasse !

FRISSON.

C'est vous, Marius... Bonjour, mon ami. Figurez-vous que les gaillards étaient là cinq ou six à barbotter dans une mare... comme de bons bourgeois... Je m'approche en retenant ma respiration... ils m'aperçoivent et me jettent un regard de dédain... J'ajuste... pif !... pouf !... paf !... patapan !... il en tombe deux... et le reste s'envole. Ah ! ça, vous n'êtes donc pas en Allemagne ?

MARIUS.

J'en arrive il y a une heure.

FRISSON.

Vous tombez bien... nous les mangerons en salmis.

MARIUS.

Eh ! je ne suis pas l'ennemi du salmis... mais, permettez-moi, mon cher M. Frisson, de vous exprimer un peu mon étonnement...

FRISSON.

De ce que j'ai tué deux canards...

MARIUS.

De votre invitation, à laquelle j'étais loin de m'attendre...

FRISSON.

Et moi donc, je crois que ce sont deux mâles.

MARIUS.

Hein ?...

FRISSON.

Ils sont frisés !... (*Il va poser son fusil près de la maison.*)

MARIUS. **

Ah !... vos canards !... oui... je le crois aussi... mais à quel propos m'avez-vous renvoyé il y a un mois.

FRISSON.

C'était une idée de ma fille.

MARIUS.

Et pourquoi me rappelle-t-elle ?...

FRISSON.

Je ne m'en doute pas.

* Frisson, Marius.

** Marius, Frisson.

AIR de Mme Favart.

Je ruminais arpentant la coudrette,
 Cherchant la cause de votre renvoi,
 Quand fatigué de me creuser la tête,
 J'ai découvert tout à coup le pourquoi,
 Après avoir banni ce pauvre diable,
 Elle le fait revenir au logis.
 Je me suis dit : il est probable
 Que ma fille a changé d'avis.

MARIUS, à lui-même.

Voilà qui est bizarre !...

FRISSON, appelant à la porte de la maison.

Flavie... Flavie... arrive donc !... Voici deux canards... et
 Marius... ils sont sauvages.

FLAVIE, sortant de la maison. **

Bonjour, M. Marius.

MARIUS.

Mademoiselle.

FRISSON.

Figure-toi qu'il arrive de Francfort, à l'instant même...
 Juste pour manger mes victimes.

FLAVIE, souriant avec ironie.

Ah ! Monsieur arrive de Francfort...

MARIUS.

Il y a une heure.

FLAVIE.

Une heure... seulement...

MARIUS.

Oui, Mademoiselle...

FRISSON.

Voyons, que penses-tu d'un bon salmis... ou penches-tu
 pour la broche ?... La broche te sourit !... Allons, si c'est aussi
 l'avis de la cuisinière... ce que je crois... nous les mettrons
 aux navets. (Il sort à droite.)

FLAVIE, riant.

Comment, M. Marius, il n'y a qu'une heure que vous êtes
 arrivé ?... Et vous avez fait beaucoup de chemin depuis que
 nous nous sommes vus...

* Marius, Flavie, Frisson.

** Marius, Flavie.

MARIUS.

Mon Dieu, Mademoiselle... le chemin qu'il y a d'ici à Francfort.

FLAVIE, *riant toujours.*

C'est juste... j'oubliais que c'est à Francfort que vous êtes allé... par eau ou par terre ?

MARIUS, *étonné.*

J'ai pris le chemin de fer d'abord et puis le Rhin jusqu'à Mayence.

FLAVIE.

Vraiment!... vous avez bien fait de voyager, M. Marius... cela distrait. Mais il ne faut pas en abuser... Voyager ainsi, tous les jours, pendant un mois, cela doit être bien fatigant.

MARIUS.

Oh ! tous les jours...

FLAVIE.

Toutes les nuits, si vous aimez mieux... c'est encore bien pis... surtout quand elles sont fraîches.

MARIUS, *ne comprenant rien.*

Quand... elles... sont fraîches!...

FLAVIE.

Je crois même me rappeler qu'il a plu un peu la nuit dernière.

MARIUS, *ne comprenant pas.*

Il est bien possible... qu'il ait plu...

FLAVIE.

Et puis certaines personnes ignorantes de votre soudaine passion pour les voyages... peuvent vous prendre pour... on ne sait pas... pour quelque... gibier nuisible...

MARIUS, *ébahi.*

Plait-il !

FLAVIE.

Et vous tendre des pièges.

MARIUS, *à part.*

Ah ça !... quelle singulière conversation...

FLAVIE.

Et je vous assure qu'il me serait très-pénible de voir interrompre le cours de vos pérégrinations par une chausse-trappe ou un traquenard.

MARIUS.

Pardon, Mademoiselle... mais je vous donne ma parole d'honneur que je ne comprends pas un traitre mot...

FLAVIE.

De la discrétion... très-bien, M. Marius... c'est une délicatesse que j'apprécie...

MARIUS.

Voyons, Mademoiselle... je...

FLAVIE.

C'est bien... n'en parlons plus, et promettez-moi, à votre tour, d'oublier le passé... Je fais amende honorable... Je me suis méprise sur vos sentiments, sur votre caractère, et je me repens de la peine que je vous ai causée involontairement.

MARIUS, *lui baisant la main.*

Ah ! Mademoiselle, voilà un mot qui me console de tout mon chagrin...

FRISSON, *criant à l'extérieur.*

C'est arbitraire... c'est vexatoire !...

MARIUS.

M. Frisson...

FLAVIE.

Papa... qu'a-t-il donc ?

FRISSON, *idem.*

Ils volaient... Monsieur...

MARIUS, *riant.*

C'est sans doute à propos de ses fameux canards...

FLAVIE.

Quelque mauvaise affaire, peut-être !...

FRISSON, *idem.*

Ils sont sauvages, Monsieur...

FLAVIE, *riant.*

Allons à son aide...

MARIUS, *idem.*

Défendons notre dîner. *(Ils sortent à droite en courant.)*

SCÈNE IX.

BOLIVAR, *entrant à gauche, puis* MARINE.

BOLIVAR, *seul.*

Qué satané sort !... j'endosse mon bonnet de coton... je me fourre dans mon lit... quand... v'lan !... v'là qu'il arrive une lettre très-pressée de la sœur de Monsieur... Ah ! je voudrais être un loir... *(Insistant.)* qui a les mêmes opinions que la marmotte !... Je ne comprends pas comment ces bêtes peuvent

quitter leur trou pour s'associer avec des Savoyards... Hum !... la passion de l'argent !...

MARINE, chargée d'assiettes, de serviettes, de couverts, etc., qu'elle va placer sur la table.

Diner en plein air... en v'la une manie !... (*Apercevant Bolivar.*) Comment, vous voilà encore, vous... Eh bien ! ça se trouve bien... vous allez m'aider.

BOLIVAR.

A de quoi faire ?

MARINE.

A mettre mon couvert, donc ! (*Elle se met à ranger la table.*)

BOLIVAR.

Marine... je suis peu en train de toucher aux assiettes... je te préviens...

MARINE.

Ah çà ! voulez-vous bien travailler... vilain bon à rien... ou je vas vous flanquer des coups de serviette, moi. . (*Elle a pris une serviette, et elle lui en applique quelques coups*)

BOLIVAR.

Aïe !... finis donc... sur les mollets... je les ai si sensibles !

MARINE.

Ah ! qué gros bétat que vous faites, allez... (*Elle sonne une cloche qui est à droite.*)

BOLIVAR.

AIR : *Julie.*

Qu'est-ce que tu fais donc là, ma mie,

MARINE.

Je sonn' tout l' mond' pour le repas.

(*Elle retourne mettre le couvert.*)

BOLIVAR.

Ah ! la bonne cérémonie,
 Sans la cloche ils n' viendraient donc pas.
 Moi je n'ai pas b'soin qu'on me sonne,
 Quand arrive ce moment là,
 Ma grosse cloche, la voilà,
 C'est mon ventre qui carillonne.

* Marine, Bolivar.

SCÈNE X.

BOLIVAR, MARINE, FRISSON, MARIUS, FLAVIE.

FRISSON, *en entrant de droite.*

Tout canard qui s'éloigne à l'approche de l'homme... est sauvage... je ne sors pas de là... et, je le canarde!...

FLAVIE.

Mais puisque ce sont ceux du fermier.

FRISSON.

Qu'il les apprivoise !... Le plus souvent que je les lui paierai...

MARIUS.

Pourtant... si nous les mangeons...

BOLIVAR.

Et s'ils sont tendres !...

MARIUS.

Bolivar !... comment, tu n'es pas couché ?

BOLIVAR.

J'en sors, Monsieur, parce qu'il est venu une lettre de votre sœur, très-pressée... que je vous apporte.

MARIUS.

D'Hélène !... voyons... (*A Frisson et à Flavie.*) Vous permettez.

FRISSON.

Faites donc !...

BOLIVAR, *cherchant dans sa poche.*

Voilà ! (*Il en tire un bonnet de coton.*)

MARIUS.

Un bonnet de coton !...

MARINE.

Je ne m'étonne plus s'il dort partout... Il ne quitte pas son bonnet de nuit.

MARIUS.

Ah çà ! imbécile !...

BOLIVAR.

Ah ! voilà d'où çà vient !

MARIUS.

De ta veste d'abord !

* Bolivar, Marine.

BOLIVAR.

Et puis, voyez-vous, Monsieur... quand la lettre est arrivée, j'étais déjà pas mal engourdi... j'l'aurai posée sur mon traversin...

MARIUS.

Et tu as mis ton bonnet dans ta poche...

TOUS, *riant*.

Ah! ah! ah!...

FRISSON.

C'est un nigaud de la plus belle eau!

BOLIVAR.

Mais soyez tranquille, Monsieur... je la retrouverai en bon état...

MARIUS.

Je l'espère bien.

BOLIVAR, *à part*.

A moins pourtant qu'elle ne soit tombée...

MARINE.

M'sieu, la soupe est servie.

FRISSON.*

Allons! Marius, à Minturne, non, Marius la main à ma fille. (*Ils se mettent à table.*) Flavie, sers-nous le potage.

MARINE *à Bolivar*.

Et vous à la cuisine.

BOLIVAR.

Excusez! et la lettre.

MARIUS.

Quand tu auras aidé au service...

MARINE.

Vous vouliez rester les bras croisés....

BOLIVAR.

Un peu, mon Dieu, un peu...

MARINE, *sortant avec Bolivar qu'elle pousse*.

Marchez donc devant... et plus vite que ça... (*Elle le pousse et ils sortent à droite.*)

FLAVIE, *servant*.

Tenez, M. Marius, votre potage.

MARIUS.

Oh!... dix fois trop, Mademoiselle... très-peu s'il vous plaît... (*A part.*) J'ai la julienne en horreur.

* Flavie, Frisson, Marius, Bolivar, Marine.

FLAVIE.

Ah!... je croyais me rappeler que vous avez un grand appétit.

MARIUS.

Oh!... autrefois, oui... en effet... mais depuis un mois je ne mange presque plus...

FLAVIE, *étourdimement.*

Ah! tant mieux!

MARIUS, *surpris.*

Comment?

FRISSON, *bas à Flavie.*

Tu devines... le chagrin de...

MARIUS.

Mon médecin m'a prévenu que j'avais des tendances gastralgiques...

FLAVIE, *à part.*

Quel amour-propre de ne pas vouloir avouer... Oh! ces hommes!...

FRISSON.

AIR : *Baiser au porteur.*

Moi, j'ai très-faim, je reprends du potage.

FLAVIE.

Voyons, papa, n'allez pas trop manger,
Ménagez-vous pour le canard sauvage.

FRISSON.

Tu dis cela pour me faire enrager,
Pourtant la chose est bien simple à juger,
Sans hésiter, oui, je le dis tout comme
L'a dit Buffon, ce savant tant prisé,
Toutes les fois que le canard fuit l'homme,
C'est qu'il n'est pas apprivoisé.

(*On entend casser de la vaisselle.*)

FRISSON.

Bon! qu'est-ce que c'est que ça.

BOLIVAR, *dans la coulisse.*

Sabre de bois!

MARINE, *de même.*

Ah! le butor! Il casse tout.

(*Elle entre apportant deux plats.*)

BOLIVAR.

Pour un méchant plat !...

FRISSON.

Et les canards ?...

BOLIVAR, *tenant les canards et les essuyant avec son bonnet de coton.*

Les v'là, Monsieur... Je les ai ramassés, je les ai essuyés... Et j'vas les mettre sur un autre plat. Par exemple, pour le jus, il n'y a pas moyen.

FRISSON, *furieux.**

Ah ! l'animal !...

MARIUS, *menaçant.*

Comment... tu as...

BOLIVAR.

Dame !... j'ai cru bien faire... Faut-il les...

FRISSON.

Eh ! Fais-en ce que tu voudras...

BOLIVAR, *à part.*

Je les emporterai.

MARINE.

Heureusement qu'il y a autre chose... Tenez, M'sieu... du poulet... des choux-fleurs...

MARIUS.

C'est cent fois plus qu'il n'en faut...

FRISSON.

Moi, qui me promettais... A boire...

BOLIVAR. **

Voilà, Monsieur...

(Il prend la bouteille et va pour verser.)

FRISSON.

J'étouffe !...

BOLIVAR. *Il verse à boire, puis porte vivement la main à son épaule.*

Aïe !...

*(Ce mouvement dérange son bras, il verse à côté.)*FRISSON, *furieux****

Sacrelotte ! je suis inondé !...

* Flavie, Frisson, Marius, Marine, Bolivar.

** Flavie, Bolivar, Frisson, Marius, Marine.

*** Flavie, Frisson, Marius, Marine, Bolivar.

BOLIVAR.

Faites pas attention, M'sieu... C'est mes douleurs qui me picotaient...

FRISSON, *furieux.*

Va-t-en au diable !

BOLIVAR.

Et puis, le vin, ça ne tache pas, c't'année... Au contraire, M'sieu... Voulez-vous encore un verre ?

FRISSON, *hors de lui, à Marius.*

Voulez-vous me permettre de lui donner une volée ?... Marine, ma canne ! Marine, ma canne !

TOUS, *comprenant seulement.*

Ah ! sa canne !

(Marine fait le mouvement pour y aller et elle est retenue par Bolivar.)

FLAVIE, *à Frisson.*

Il ne le fera plus...

FRISSON.

Je l'espère bien...

MARINE, *à part.*

Quel mari cassant j'aurai là.

MARIUS, *à Bolivar.*

Allons, va-t-en... Nous n'avons plus besoin de toi.
(Tout le monde retourne à la table.)

FRISSON.

Oh ! non...

BOLIVAR, *à Marius.*

Je file, M'sieu... *(Plus bas.)* Ah !... dites donc, M'sieu... *(Il prend Marius par le bras, qui, lorsqu'il s'aperçoit de cette familiarité, le repousse et s'essuie le bras, Bolivar l'imité.)* A propos... à présent que vous voilà... faut-il continuer ?...

MARIUS.

Quoi ?

BOLIVAR.

Ce que m'a ordonné madame votre sœur...

MARIUS, *brusquement.*

Mais sans doute, nigaud... Si ma sœur t'a ordonné quelque chose, tu dois le faire.

(Il retourne à la table.)

BOLIVAR.

Ça suffit, M'sieu... Ne vous emportez pas... Pas de violences,

M'sieu, pas de violences... Nom d'un petit bonhomme... j'y laisserai ma peau !

(Il bâille et s'en va.)

MARINE, *lui barrant le passage.*

Eh ben ! Vous partez comme ça sans me dire bonsoir... ?

BOLIVAR.

C'est juste... Bonsoir !

MARINE.

Revenez à la nuit... J'ai quelque chose à vous dire... Nous causerons de notre mariage...

BOLIVAR, *prenant une bouteille dans le panier que porte Marine.*

J'peux pas... J'ai affaire...

MARINE.

Ah ! bah !... Et quoi donc qu'il peut avoir à faire, ce lourdaud-là !...

FRISSON, *voyant Bolivar boire à même la bouteille.*

Comment ! il boit mon vin, il sable mon Pomard ! Marine ! ma canne !

ENSEMBLE.

AIR des Orientales.

FRISSON.

Fuis loin de ce cotage,
Ne ris pas de ma rage,
Sors, je viens de te l'ordonner.
En te voyant j'enrage,
Pars vite, c'est plus sage,
Ou bien je vais te rondiner.

FLAVIE, MARIUS et MARINE.

Fuis loin de ce cotage,
Ne ris pas de sa rage,
Sors, il vient de te l'ordonner,
A ta vue il enrage,
Pars vite, c'est plus sage,
Ou bien il va te rondiner.

BOLIVAR.

Fuyons de ce cotage,
Adieu donc, bon voyage,
Je sors on vient de l'ordonner,
En me voyant, il rage,
Partons vite, c'est sage,
Ou bien il va me rondiner.

(Bolivar sort à gauche.)

SCÈNE XI.

MARIUS, FRISSON, FLAVIE, MARINE *au fond.*

FRISSON, *hors de lui.*

Laissez-moi, Marius. Des canards... qui auraient été si tendres... une rosée... Montre-les-moi donc un peu, Marine...

MARINE.

Ah ! Bolivar les a emportés...

FRISSON.

Bon... bien...

MARINE.

Je les lui ferai rendre...

FLAVIE, *riant.*

C'est inutile !

FRISSON.

Il ne serait peut-être plus temps !... Voilà un domestique qui serait peu dans mes cordes !...

(La nuit commence à venir.)

FLAVIE.

Comment voici déjà la nuit !

MARIUS.

Ah ! Mademoiselle, dans cette saison, les jours sont si courts...

FLAVIE, *souriant.* *

Et... vous devez être fatigué, M. Marius...

MARIUS.

Mais un peu, j'en conviens, Mademoiselle... Toute une nuit en chemin de fer...

FRISSON.

Ça secoue... Ça agace les nerfs... Je suis comme un tigre, moi, quand je sors de là !

FLAVIE.

En chemin de fer... Ah ! oui... c'est juste... J'oublie toujours que vous revenez d'Allemagne... Eh bien ! M. Marius, il faut aller vous reposer... Vous m'avez promis que vous seriez raisonnable... que vous ne recommenceriez plus... vos... voyages... A présent, d'ailleurs, ils sont inutiles...

* Frisson, Marius, Flavie.

Vous n'avez plus de motifs pour aller soupirer... en chemin de fer!...

(Elle rit.)

FRISSON, à lui-même.

Soupirer... en chemin de fer!...

MARIUS.

Quel bonheur! Vous me rendez vos bonnes grâces... Ah! Mademoiselle... Je ne trouve que cela à vous dire...

FRISSON.

Ça suffit? Demain, mon gaillard... nous causerons de la dot...

FLAVIE.

Dormez bien, M. Marius.

MARIUS.

Oh! oui, Mademoiselle!

FLAVIE.

Vous me le promettez...

(Marine qui, pendant toute cette scène, a desservi la table, sort à droite.)

MARIUS.

Je ferai mon possible.

FLAVIE.

Du tout... Vous dormirez.

MARIUS.

Oui... oui... oui... Mademoiselle. (A part.) C'est une manie... Ah çà!... Est-ce qu'une fois marié...

FRISSON qui, pendant ce temps, s'est fait un canard à l'eau-de-vie, en offre un à sa fille.

Tiens, mon canard...

MARINE, entrant une lanterne à la main.

M'sieu, peut-on fermer les portes?

FRISSON.

Ferme tout ce que tu voudras.

MARINE.

Bien, M'sieu! Alors, je vais faire ma ronde.

FRISSON.

Attends un peu, ma fille, tu vas m'éclairer.

FLAVIE.

Et moi, je rentre dans ma chambre.

FRISSON.

Tu as raison, mon bon rat... Il commence à faire frais...

et on a plus vite attrappé un bon rhume que 20,000 livres de rente... comme disait Larochefoucault.

ENSEMBLE.

AIR de *Pilati*.

Allons partons sans bruit,
Voici le jour qui fuit,
Aux cieus la lune luit,
A demain, bonne nuit.

MARIUS, à *Flavie*.

De vous qu'un doux regard,
M'indemnise au départ.

FLAVIE.

L'hymen fera plus tard,
Du dieu d'amour la part.

MARINE, à *part*.

Dois-je être sans retard,
La femme à Bolivar.

FRISSON.

Avec grâce, avec art,
Plaçons mon traquenard.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Flavie rentre chez elle, et Marius sort à gauche.*)

FRISSON.

Au revoir, Marius! (*A Marine*). Allons, Marine, viens m'éclairer... Es-tu sûre de ta mèche ?

(*Frisson et Marine sortent par la droite.*)

SCÈNE XII.

BOLIVAR, entrant à gauche, premier plan, enveloppé d'un manteau. Il fait nuit.

Personne... Re commençons ma corvée!... C'est pas un métier d'homme... C'est un état de chauve-souris... j'fais du tort aux hiboux! Allons, bon!... v'là la chandelle de mamzelle!... Travaillons!... Travaillons!... Soupire, Bolivar, soupire... Gagne ton pain, mon vieux! (*Il se promène sous la fenêtre en soupirant et en se frappant la poitrine.*) Ouf!... ouf!... ouf!... ouf!... (*La fenêtre s'ouvre et Flavie s'y montre.*) Oh! mamzelle Flavie!... cachons-lui mon roxelane.

(*Il se fourre dans le bosquet en soupirant et en se frappant la poitrine.*)

SCÈNE XIII.

BOLIVAR, dans le jardin; FLAVIE, à la fenêtre,
puis MARINE.

FLAVIE.

C'est étrange... Il me semblait avoir entendu... Mais non...
je me serai trompée, sans doute...

BOLIVAR.

Elle prend le frais!... Ne lui montrons que ce qui m'a été
recommandé.

(Il lui tourne le dos).

FLAVIE.

Marius! Encore lui... Après ce que je lui ai dit... Mais ce
n'est pas raisonnable... Il finira par tomber malade!

(Elle referme vivement la fenêtre. En même temps, Marine
paraît, une lanterne à la main.)

MARINE.

Ah! mon Dieu! Un homme, ici, la nuit...

BOLIVAR, se heurtant après un arbre.

Saprelotte!

MARINE, soufflant sa lanterne.

Bolivar!...

BOLIVAR, soupirant.

Ouf!... ouf!... ouf!...

MARINE, à part.

Est-ce qu'il est poussif?

(Elle se cache derrière un arbre.)

FLAVIE, sortant de chez elle.*

Pauvre jeune homme! Quelle passion!

MARINE.

Mamzelle!

BOLIVAR.

Ouf!... Ça fatigue presque autant que de jouer de la cla-
rinette!

MARINE, à part.

Quoi qu'elle vient donc faire ici?

FLAVIE, à Bolivar.

Là!... Je vous y prends encore, vilain entêté!

* Bolivar, Flavie, Marine.

BOLIVAR.

Pincé !... Cré matin !...

MARINE, *à part.*

C'était donc ici qu'il venait toutes les nuits.

BOLIVAR, *soupirant.*

Ah !

FLAVIE.

Pourquoi maintenant ces signes de désespoir ? N'est-ce pas convenu que je serai à vous ?

MARINE, *à part.*

Ah bah !

FLAVIE.

Ne savez-vous pas que je vous aime ?

MARINE, *à part.*

Eh bien ! c'est gentil... Mamzelle qui me chippe mon amoureux... J' vas prévenir M. Marius.

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE XIV.

BOLIVAR, FLAVIE.

FLAVIE.

Allons, mon ami...

BOLIVAR, *à part.*

Aïe !... Sa menotte prend la mienne...

FLAVIE.

Plus de folie !

BOLIVAR, *dont elle tient toujours la main, s'enfonçant de plus en plus dans le bosquet.*

Elle ne me lâche pas... Elle a une bonne petite poigne.

FLAVIE, *qui le suit sans s'en apercevoir.*Mais pourquoi essayer de vous soustraire à mes regards...
Croyez-vous donc que je ne sache pas qui vous êtes ?BOLIVAR, *à part.*

Ah bah ! elle sait qui je suis ?...

FLAVIE.

Que je ne vous aie pas reconnu depuis un mois que je vous vois toutes les nuits sous mes fenêtres...

BOLIVAR, *à part.*

Elle m'a reconnu !...

FLAVIE.

Tant de constance, tant d'amour ont touché mon cœur.
Et je suis heureuse de vous le répéter... Eh bien ! oui... je
vous aime.

BOLIVAR, *à part.*

Eh bien ! ça ne m'étonne pas !

FLAVIE.

Et si j'ai un remords... c'est d'avoir un instant méconnu
un cœur comme le vôtre...

BOLIVAR, *à part.*

Des remords !... Ah !... Elle regrette de m'avoir fait manger
à la cuisine !

FLAVIE.

Mais tout est oublié... Dans peu, je serai votre femme.

BOLIVAR, *à part.*

Ma femme !... Elle va trop loin !

FLAVIE.

Demain nous signerons le contrat.

BOLIVAR, *à part.*

Ah !... Si elle m'avantageait !...

FLAVIE.

Mais répondez-moi donc... Dites-moi que vous êtes heu-
reux... Tenez, monsieur le désolé, je vous permets de m'em-
brasser.

BOLIVAR, *à part.*

Oh ! si elle continue... je vas tromper Marine...

FLAVIE.

AIR de Clapisson.

De votre amour, je suis ravie,
Embrassez-moi.

BOLIVAR, *à part.*

J'ose plus parler.

FLAVIE.

Mon cœur est à vous pour la vie.

BOLIVAR, *à part.*

Ma foi, tant pis, je m'laisse aller.

FLAVIE.

Eh bien, monsieur, je tends la joue.

BOLIVAR, *à part.*

Bolivar, mon vieux, sois poii.*

FLAVIE.

Allons, allons...

BOLIVAR, *à part.*

Eil' m'amadou,

Mais j' n'os'rai jamais, c'est fini.

ENSEMBLE.

FLAVIE.

Il n'ose pas, c'est un cas bien certain,
De trouble son cœur est trop plein.
Timide amant, pour lui je fais en vain
Plus de la moitié du chemin.

BOLIVAR.

Pour aujourd'hui, je n'peux pas, c'est certain,
Faut r'mettr' la chose au lendemain,
Non, je n'peux pas, j'en ai bien du chagrin,
Mamzell', ce s'ra pour après-demain.

BOLIVAR.

Pas aujourd'hui, Mamzelle... pas aujourd'hui!

*(Il se sauve à droite et lui laisse le manteau dans les mains.)*FLAVIE, *le reconnaissant.*

Bolivar !

SCÈNE XV.

FLAVIE, puis FRISSON.

FLAVIE.

Bolivar!... C'était... Oh! le perfide! L'homme indigne!...
Envoyer son laquais!... Et moi, moi... Quelle humiliation!...
Ah! c'est à en mourir de honte!

FRISSON, *arrivant en bonnet de nuit et en robe de chambre et
un rat de cave à la main.*

Mais, qu'est-ce qui remue donc dans le feuillage... Et il me
semble que j'ai entendu hurler... Ah!... Je parie que c'est ma
bête... qui est prise...(Voyant Flavie.) Ma fille!... Avec un
talma!

FLAVIE.

Mon père !

* Flavie, Bolivar.

** Flavie, Frisson.

FRISSON.

Qu'est-ce que vous faites là, Mademoiselle ? Et qu'est-ce que c'est que ce talma-ci ?

FLAVIE.

Ah ! si vous saviez... J'en mourrai, papa...

FRISSON.

Et de quoi?... (*A part.*) Ah ! mon Dieu !... L'animal lui a peut-être fait peur. (*Haut.*) Tu l'as donc vu ?

FLAVIE, qui ne l'écoute pas, a été poser le talma sur le banc.*

Oui.

FRISSON.

Quelle bête était-ce ?

FLAVIE; *idem.*

C'est un monstre !

FRISSON.

Il y en a donc encore... comme du temps de la mythologie ! Et, dis-moi... est-il marin ?

FLAVIE, *idem.*

Et moi qui ai promis de l'épouser !

FRISSON.

Le monstre !... Mon enfant, réfléchis... Ne t'engage pas à la légère !

FLAVIE.

Ah ! c'est affreux !

FRISSON.

Ne compte pas sur mon consentement...

FLAVIE.

Ah ! papa... Je suis bien malheureuse !

FRISSON, *à part.*

Un monstre !... Avec un talma !

FLAVIE.

Ah ! le voici !

FRISSON.

Où ça?...

Frisson, Flavie.

SCÈNE XVI.

MARIUS, FLAVIE, FRISSON.

FLAVIE.

Approchez, Monsieur...

FRISSON.

Marius !... Par quel hasard... ?

MARIUS.

Mon Dieu !... C'est **Marine** qui vient d'arriver chez moi toute essoufflée, en me disant : Vite, M. Marius, allez à la maison, et là, vous apprendrez des choses... Et je suis accouru.

FLAVIE.

Jouer de votre triomphe, n'est-il pas vrai ?... Vous assurer jusqu'à quel point votre vengeance avait réussi...

MARIUS.

Ma vengeance !...

FRISSON, *ne comprenant rien.*

La vengeance de qui ?...

FLAVIE.

Eh bien !... Soyez satisfait... Tout a été, ainsi que vous le désiriez... Maintenant, partez et ne reparaissiez jamais devant moi... Je vous hais... Je vous méprise !

FRISSON.

Tu méprises... qui ?

MARIUS.

Mais, au nom du ciel, Mademoiselle...

FRISSON.

Il a raison... Explique-toi... Car, enfin, récapitulons... Tu l'aimes... Tu le renvoies... Tu le rappelles... Tu le méprises... Et puis, qu'est-ce que c'est que ce monstre... avec un talma ?

MARIUS.

Un monstre !...

FRISSON.

A qui appliques-tu cette qualification ?...

MARIUS.

Oui.

FLAVIE.

Vous osez le demander !...

MARIUS.

Mais certainement.

FRISSON.

Comment!... le monstre... c'est lui... mais il n'est pas marin, il est négociant.

MARIUS.

Voilà qui est fort!...

FLAVIE, *lui présentant le manteau.*

Ce manteau n'est-il pas à vous?

MARIUS, *le regardant.*

Si, ma foi...

FLAVIE, *affirmativement.*

Eh bien!...

MARIUS, *interrogativement.*

Eh bien?...

FRISSON, *abrupti.*

Eh bien?...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MARINE.

MARINE, *arrivant à Frisson.*

M'sieu... vous comprenez?...

FRISSON.

Rien du tout...

MARINE.

Après ce qui s'est passé... j'voulons plus rester à votre service... J'veux mon compte, et tout de suite...

FRISSON.

Et pourquoi?

MARINE.

Demandez-le à Mamzelle.

FLAVIE.

A moi?

MARINE.

Allez, Mamzelle, ça ne vous portera pas bonheur de détourner comme ça le prétendu d'une pauvre fille... qui n'en a pas d'autre...

FRISSON.

Mort de ma vie!

* Marius, Frisson, Flavie.

Platt-il !

MARIUS.

Mais vous perdrez la tête.

FLAVIE.

Tu la perds, Marine !

FRISSON.

Oh !... c'que j'perds.... vous l'trouvez...

MARINE, à Flavie.

FLAVIE.

Insolente !

MARINE.

Vous ne l'avez peut-être pas suborné... quand là, tout à l'heure, j'ai entendu de mes oreilles...

FRISSON, *stupéfait.*

De tes propres oreilles!...

MARINE.

Oui... là... Mamzelle qui lui disait en flûtant sa voix... Je n'aimerai jamais que vous.

MARIUS.

Est-il possible !

FRISSON.

Mais à qui ?

MARINE.

A Bolivar donc !...

FRISSON, *stupéfait.*

A Bolivar !

MARIUS.

Mon domestique !

FRISSON.

Ma fille !... fatale passion !...

MARIUS.

Oh ! je ne croirai jamais...

FLAVIE, à Marius.

C'est bien heureux !

MARINE.

A preuve qu'il avait un chapeau et un manteau.

FRISSON.

Je devine... celui-ci...

MARINE.

Juste !...

MARIUS.

Mon manteau !... c'est étrange.

FRISSON.

C'est très-étrange... Je vais même plus loin... il y a là-dessous une sorte de mystère...

FLAVIE.

Que Monsieur peut facilement éclaircir.

MARIUS.

Moi !...

FRISSON.

Eclaircissez, Glatigny... éclaircissez...

MARIUS.

Mais je vous jure que je n'y comprends rien.

FLAVIE, *raillieuse.*

Vraiment, Monsieur...

MARIUS, *impatié.*

Mais certainement, Mademoiselle.

FRISSON.

Alors, toi, Marine... continue à nous embrouiller... non... à nous éclairer...

MARINE.

Mamzelle n'a qu'à s'expliquer.

FLAVIE.

Que Monsieur avoue sa trahison.

MARIUS.

Que Mademoiselle dise de quoi elle m'accuse.

FRISSON, *criant.*

Assez... assez... assez... vous voulez donc me rendre imbecile... et c'est inutile !...

BOLIVAR, *en dehors.*

Au secours !... aïe !... aïe !... Oh ! là, là !...

FRISSON.

Quel est ce rugissement !...

MARINE.

Bolivar !...

MARIUS.

Avance ici, drôle.

FRISSON.

La faiblesse de ma fille !... je rougis !

SCÈNE XVIII.

MARINE, MARIUS, BOLIVAR, FRISSON, FLAVIE.

BOLIVAR, *paraît au fond, le pied pris dans un traquenard qu'il traîne après lui.*

Aïe !... ne me tirez pas, Monsieur... vous me déchirez les mollets... ça tient... ça pince !

MARINE.

Ah ! mon Dieu ! mais c'est un traquenard !

FRISSON.

De nouvelle invention... à triple détente !... c'est moi qui l'ai posé... (*Regardant avec complaisance la jambe de Bolivar.*)
Il va très-bien !

BOLIVAR, *criant.*

Otez-moi ça, Monsieur.

FRISSON.

Attends... attends... ne nous pressons pas... ça lui colle
(*Il se met en devoir de le débarrasser.*)

MARIUS.

Répondras-tu, Bolivar, que faisais-tu ici ?

BOLIVAR.

Vous le savez bien.

MARIUS.

Moi !

BOLIVAR.

Puisque c'est pour vous que je travaillais.

MARIUS.

Comment !

BOLIVAR.

Je soupirais... comme tous les soirs...

FRISSON, *indigné.*

Il soupirait dans mon jardin... sur mes plates-bandes...
quelle indiscretion !

FLAVIE, *à Marius.*

Là... Monsieur...

MARIUS.

Tous les soirs...

FLAVIE, *s'éloignant.*

Assez, Monsieur... n'ajoutez pas l'hypocrisie à l'indignité

MARIUS.

Mais, je vous jure, Mademoiselle, que je ne lui ai jamais ordonné...

BOLIVAR.

Pas vous, mais madame Héléna.

MARIUS.

Ma sœur !

BOLIVAR.

Vous le savez bien, puisque vous m'avez dit : Continue, Bolivar. Et j'ai soupiré!... ouf!... (*Marius impatienté remonte.*)

MARINE.

Pour M. Marius!

FLAVIE, à *Marius*.

Et vous ignoriez une comédie...

MARIUS.*

Que je ne m'explique pas...

FRISSON.

J'allais le dire...

MARIUS, *frappé d'une idée et tirant une lettre de sa poche.*
Ah!...

FRISSON.

Hein !... ah ! Glatigny, vous me faites des peurs... (*Il remonte.*)

MARIUS.

Cette lettre...

MARINE.

Que vous décachetiez quand j'ai couru chez vous...

MARIUS.

D'Héléna ! (*Il l'ouvre vivement et la parcourt.*)FRISSON, *examinant son traquenard, et à Bolivar,*

Fais-moi penser à le faire graisser. *

MARINE, *riant, à Bolivar.*

Comment !... il venait ici... toutes les nuits... sans savoir pourquoi...

BOLIVAR, *bas.* **

Pchut... pour not' malheur... Mamzelle est amoureuse de moi.

MARIUS, à *Flavie*.

Tenez, lisez, mademoiselle.

MARINE, *riant plus fort.*

Ah ! ah ! ah !... pus souvent !...

BOLIVAR, à *Marine*.

J'y ai tapé dans l'œil !

* Marine, Bolivar, Marius, Frisson, Flavie.

** Frisson, Bolivar, Marine, Marius, Flavie.

FLAVIE, *qui a pris la lettre et l'a parcourue.*

Oh ! une amie !...

FRISSON, *à Bolivar.*

Dis donc... remets donc un peu ton mollet...

BOLIVAR, *effrayé.*

Jamais, Monsieur.

FRISSON.

Pour voir.

BOLIVAR.

Non, non, celui à Marine si vous voulez.

FLAVIE.

Monsieur... Hélène a voulu se moquer de mes caprices... de mes idées romanesques... me forcer à vous aimer...

MARIUS.

Et...

FLAVIE, *lui donnant la main.*

Et... nous l'en remercierons tous deux...

MARIUS, *lui baisant la main.*

Oh ! Mademoiselle !... je ne retrouve que ça à vous dire.

FRISSON, *à Flavie.*

Ce n'est donc plus un monstre ?...*

FLAVIE, *riant.*

C'est votre gendre.

FRISSON.

Bath !... de rechef, ce cher Glatigny...

BOLIVAR, *qui a réfléchi profondément.*

Je ne peux pourtant pas la laisser sans consolation... (*S'approchant de Flavie.*) Mamzelle... (*Bas*) ne m'en voulez pas si je ne répons pas à votre flamme... Je m'ai promis à Marine... mais si j'avais soupçonné que vous auriez élevé les yeux jusqu'à moi...

FLAVIE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !...

MARINE, *s'avançant.*

Quoi qu'il vous dit donc, Mamzelle...**

FLAVIE, *riant.*

Qu'il-t'épouse !

BOLIVAR, *à part.*

Comme elle me reluque !...

* Marine, Frisson, Marius, Flavie, Bolivar.

** Frisson, Marius, Flavie, Marine, Bolivar.

MARIUS.

Bolivar... tu restes à mon service...

FLAVIE.

Ainsi que sa femme.

BOLIVAR, *à part.*

Imprudent Marius, il me pousse au crime. *

COEUR.

AIR de *Limnander.*

Quel heureux sort!
 Quel avenir prospère!
 Plus de mystère,
 Restons d'accord.

FLAVIE.

AIR de *Lauzun.*

On soupire après ses quinze ans!

FRISSON.

On soupire après la fortune!

MARINE.

On soupire pour des rubans!

MARIUS.

On soupire pour une brune!

BOLIVAR.

J'ai tant soupiré qu'à présent,
 J'n'os' plus...

MARINE.

Pourquoi?

BOLIVAR.

Tu vas m' comprendre.

En fait d'soupirs... naïve enfant,
 Le dernier... j'ai peur de le rendre!
 L' dernier soupir, d' Bolivar... ton amant,
 Ce soir, tu peux le lui voir rendre.

FIN.